

Marne&Gondoire

SCOPE

      Marne et Gondoire Agglo / www.marneetgondoire.fr

Bussy-Saint-Georges / Bussy-Saint-Martin
Carnetin / Chalifert / Chanteloup-en-Brie /
Collégien / Conches-sur-Gondoire /
Dampmart / Ferrières-en-Brie / Jablines
Jossigny / Guermantes / Gouvemes /
Lagny-sur-Marne / Lesches / Montévrain /
Pomponne / Pontcarré / Saint-Thibault-des-
Vignes / Thorigny-sur-Marne

LE MOT DU PRÉSIDENT



Les collectivités doivent plus que jamais être efficaces, continuer leur action pour l'intérêt général, soutenir la production, soutenir la création, accompagner les habitants. C'est ce que nous devons aux citoyens en cette période agitée.

Jean-Paul MICHEL

DANS CE NUMÉRO



**AVEC LES MUSICIENS
D'AUTOMNE JAZZ**



**CAP'MÉTAL RECRUTE
SES JEUNES PROS**

On aménage ensemble ?

Le 16 octobre, lors des *Ateliers de la biodiversité et de la transition écologique*, rencontre qu'elle organise chaque année, Marne et Gondoire conviait les élus et agents des communes à un jeu collectif : concevoir un projet d'aménagement pour un terrain fictif comprenant boisement et zone humide. Objectif : y construire un ensemble de logements collectifs et individuels avec leurs places de parking ainsi que des terrains de sport.

Au préalable, les agents de la communauté d'agglomération ont rappelé la façon dont ils appuient les projets municipaux. La direction des services techniques, celle de l'environnement et le service urbanisme accompagnent les communes pour les aspects techniques, réglementaires et environnementaux. La direction de la stratégie et du développement apporte un appui en matière d'aménagement, de foncier, de planification, de logement et d'habitat et enfin le service de la commande publique aide à la passation d'environ 150 à 200 marchés par an.



L'atelier avait lieu au Parc culturel de Rentilly

Répartis en deux groupes, les élus et services ont ensuite tâché de «diagnostiquer» la parcelle en recensant les données disponibles et les études à lancer afin d'identifier les opportunités et contraintes d'aménagement, puis ils ont placé sur la carte les différentes composantes de leur programme avec l'objectif de lancer les travaux avant la date limite fixée. Un exercice où l'on voit que «les règles d'urbanisme et environnementales sont exigeantes mais constituent une opportunité pour bâtir des projets de qualité et peuvent inspirer des idées», comme l'a rappelé le vice-président à l'environnement et à l'agriculture, Patrick Maillard, en introduction.

VU

Le maratrail de Marne et Gondoire

Organisée par l'association *La piste de coquelicots* cette course emblématique faisait le tour de Marne et Gondoire le 28 septembre. Félicitations à Dimitri Valsot, venu de l'Yonne, qui a bouclé les 42 km en 3 heures et 3 minutes sur 219 concurrents à l'arrivée. Bravo également à Gabriel Gueniffet (Val d'Europe athlétisme) qui remporte le 12 km en 44 minutes et 38 secondes sur 215 concurrents.



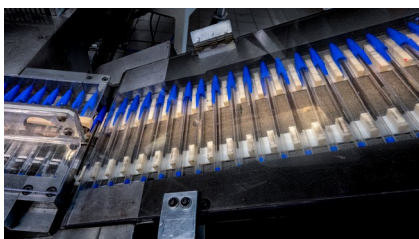
Mairie de Conches-sur-Gondoire

L'usine Bic de Montévrain fête ses 25 ans

Tous les stylos bille de Bic produits en France sont fabriqués à Montévrain. Les dirigeants du groupe étaient présents à l'occasion des 25 ans du site de Marne-la-Vallée, qui produit des milliards de billes et des millions de stylos chaque année.

Le groupe Bic a ouvert son usine de Marne-la-Vallée à l'aube du nouveau millénaire. Implanté à Montévrain, cet outil industriel baptisé *Bic Écriture 2000* était alors «un pari sur l'avenir face à une concurrence internationale de plus en plus féroce». C'est la fille de Marcel Bich, Marie-Aimée Bich-Dufour, membre du conseil d'administration du groupe, qui, à l'occasion des 25 ans du site, rappelle ces mots prononcés par son frère Bruno lors de l'inauguration en l'an 2000. Le groupe a continué d'écrire son avenir puisqu'un quart de siècle plus tard, il réalise plus de 2 milliards d'euros de chiffre d'affaires annuel dans 160 pays.

Le secret de la réussite ? Inchangé depuis l'origine : «pouvoir écrire plus de 3 kilomètres pour quelques dizaines de centimes d'euros», rappelle le directeur général du site de Marne-la-Vallée, Fabrice Dieudonat.



C'était cela l'idée de génie du baron Bich, fondateur de l'entreprise : le stylo à bille, tout autant appelé *stylo Bic*, tant son usage s'est répandu. Lancé en 1950, l'iconique *Bic Cristal* fête aujourd'hui ses 75 ans en pleine forme, puisque des dizaines de millions s'en écoulent chaque année dans le monde, rendant «l'écriture simple et accessible à tous», selon David Cabero, directeur de la catégorie Écriture de l'entreprise.

Plus que des chiffres de ventes ou de parts de marché, les différents dirigeants qui se succèdent à l'estrade évoquent la place particulière de cet



objet intergénérationnel entré dans «la culture populaire» et dans «le quotidien des Français», pour écrire mais aussi dessiner. Et que dire du fameux 4 couleurs ? «Je l'interdisais en classe à cause du *clic* lorsqu'on change de couleur, je préférais demander 4 bics de 4 couleurs», titille le préfet délégué à l'égalité des chances, Benoît Kaplan, ancien professeur de collège, non sans avoir auparavant rappelé «la fierté française» que constitue l'ascension de Bic. Le nouveau directeur général du groupe, Rob Versloot, adresse des messages de remerciements et de félicitations aux 350 collaborateurs du site. L'assistance regroupe une grande partie du personnel, à la fois des bureaux et de l'usine. Le Néerlandais, en fonction depuis 2 semaines seulement, s'exprime dans un français encore mâtiné d'anglais.

Si le siège social du groupe demeure à Clichy, les activités qui y étaient auparavant disséminées ont été regroupées à Montévrain : la production mais aussi la recherche et développement et le laboratoire d'industrialisation. «Vous êtes les gardiens de notre héritage industriel», souligne Marie-Aimée Bich-Dufour qui rappelle que «les sites industriels et la distribution commerciale sont les deux piliers du groupe». Et d'expliquer : «Nous concevons nos propres machines. Mon père avait compris qu'il lui fallait maîtriser entièrement le processus industriel pour réussir à fabriquer des produits de haute qualité en

très grandes quantités et à des prix abordables. Il ne s'est d'ailleurs jamais présenté comme un dirigeant d'entreprise mais toujours comme un industriel.»

On l'aura compris, l'usine de Montévrain n'est pas un simple site d'assemblage mais un véritable outil de fabrication : les entrants sont uniquement des matières premières, à commencer par le carbure de tungstène qui compose la bille du stylo Cristal. Le métal arrive en poudre, transformée en pellets durcis par cuisson à haute température. Pour les rôder et les polir, il faut un matériau encore plus dur. Les pellets sont donc centrifugés avec de la poudre de diamant. Mais gare à l'excès de polissage ! «À l'écriture, il ne faut ni sensation d'accroche trop prononcée, ni impression de fuite de la bille», explique un opérateur. Une affaire de précision donc pour des milliards de billes produites chaque année et dont le diamètre est identique au millionième de millimètre près ! Ces billes sont fournies également à d'autres usines du groupe hors d'Europe. Montévrain produit aussi les moules pour la production des manches de rasoirs et autres produits fabriqués dans d'autres sites. C'est le laboratoire d'industrialisation situé juste au-dessus de l'atelier qui conçoit ces moules et, plus globalement, les machines de montage.

Mais l'usine Bic Écriture 2000, c'est avant tout 100% de la production française de stylos



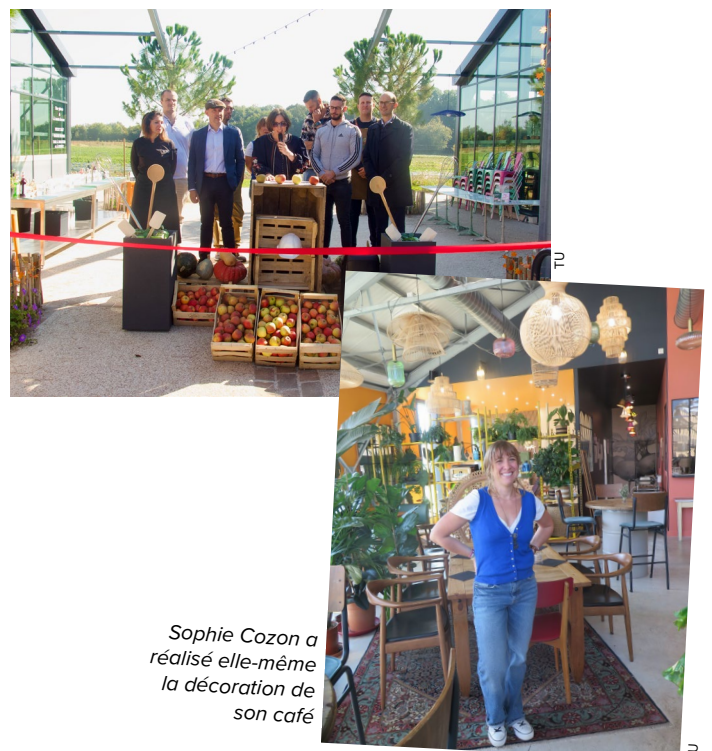
Le maire de Montévrain, Christian Robache, et son adjoint Serge Dujarrier entourent le directeur de l'usine, Fabrice Dieudonat... et l'incontournable bonhomme Bic !

billes du groupe et 100% de sa production mondiale de stylos 4 couleurs, soit des millions d'unités par an... à une cadence intensive (140 capuchons en 15 secondes) accompagnée d'une démarche de réduction des matières premières. Ainsi, le corps du Bic Cristal a adopté en 2010 une forme hexagonale à l'intérieur, identique à la forme extérieure. Résultat : «avec une tonne de plastique, nous produisons 214 000 stylos aujourd'hui contre 160 000 en 1950», souligne Fabrice Dieudonat. Le dégraissage des pointes se fait aussi désormais pour moitié avec du CO2 recyclé (déchet industriel d'Air liquide reconditionné). L'objectif est d'éliminer complètement l'usage de solvants chlorés à moyen terme. Bic, une entreprise à la pointe !

BRIÈVEMENT

Une halle d'alimentation locale à la cueillette de Chanteloup

Le 29 septembre, la famille Cozon, propriétaire et exploitante de la cueillette de Chanteloup inaugurerait des commerces juste à côté de ses maraîchages. De part et d'autre de cette allée avec vue sur les champs, 4 nouveaux installés proposent cours de cuisine et expériences culinaires en groupe, boulangerie bio (ouverte par un céréalier de Coulommiers), herboristerie, bar à bières... sans oublier le café-restaurant de Sophie et Benoît Cozon, qui utilisent les produits de la cueillette. Une initiative saluée par le maire de Chanteloup, Olivier Colaisseau et le directeur général d'EpaMarne, Laurent Girometti, qui voient là une manière de marier activité économique et écologique.



Sophie Cozon a réalisé elle-même la décoration de son café

L'école de production Cap'Métal recrute

Accompagnée par Marne et Gondoire, l'école de production Cap'Métal, qui va ouvrir début novembre à Saint-Thibault, recrute en ce moment ses élèves à la faveur des réorientations scolaires, ou plutôt «ses jeunes pros» tant cet établissement sera tourné vers l'opérationnel.



Getty Images

Faire connaître l'école de production Cap'Métal, tel est l'objectif de sa directrice de projet, Frédérique Rémond, en cette période où l'Éducation nationale a ouvert les réorientations. «Nous nous adressons aux élèves qui sortent de Troisième et n'ont pas d'affectation en lycée, ne se sentent pas faits pour le système scolaire ou sont en décrochage», expose l'ancienne enseignante lors d'une réunion de présentation de l'école aux travailleurs sociaux le 16 octobre au centre socioculturel Mix'City (Lagny). Et de présenter les avantages de cette formation tournée vers l'employabilité : «Nos apprenants doivent avoir entre 15 et 18 ans. Ils apprendront le métier d'usineur et passeront au bout des deux ans de formation le CAP Conducteur d'installations de production. La différence avec un CFA est que deux tiers des 35 heures hebdomadaires sont passées en atelier, en plus de l'enseignement général. C'est la pédagogie du faire pour apprendre.»

Aux côtés d'un maître d'apprentissage expérimenté, qui participait à la réunion également, les élèves répondront à des commandes d'entreprises partenaires. «C'est une école fondée par et pour l'industrie. Le client viendra présenter son cahier des charges au maître professionnel en présence des élèves et effectuera le contrôle qualité devant eux, une fois la pièce produite. C'est pourquoi nous appelons nos élèves, jeunes professionnels. Nous

leur donnerons tous les codes du savoir-être en entreprise.»

Le modèle des écoles de production a le vent en poupe avec 70 établissements de ce type ouverts en France dont 6 en Île-de-France, soutenus par la Région. Cap'Métal en sera la septième à son ouverture début novembre.

Pour l'heure, les machines-outils sont en cours d'acheminement dans les locaux, situés dans la zone d'activités de l'Esplanade à Saint-Thibault-des-Vignes, juste en face de l'entreprise Coupery et Masson.

Cette installation est aubaine pour ce, petit, mais reconnu fabricant d'engrenages pour l'aéronautique, l'armement et le médical et qui va faire partie du conseil d'administration de l'école. Amirouche Igui, son directeur des achats, nous confirme la difficulté de sa société à recruter des profils compétents pour le tournage des pièces avant leur taillage. «Le problème s'amplifie, nous avons donc dû proposer cette année à deux de nos salariés expérimentés, 6 mois après leur retraite, de reprendre une activité chez nous.» Pour lui, «les jeunes qui sortiront de cette école n'auront aucun mal à trouver un emploi. Avec des rémunérations élevées, équivalentes à celles de certains Bac+4.» 1700 euros nets par mois en début de carrière semble être une estimation réaliste d'après les participants. Le tout, dans des ateliers qui utilisent du matériel sophistiqué, de plus en plus automatisé et informatisé. Les élèves

ne seront toutefois pas rémunérés pendant leur formation, les commandes d'entreprises finançant l'école et donc leur apprentissage gratuit.

Comme dans toutes les écoles de production, cet apprentissage se fera en petit effectif, de 12 à 14 places maximum. «C'est une formation d'excellence», conclut Frédérique Rémond. 3 élèves sont déjà inscrits. L'un d'eux se présentait lors de la réunion. «J'avais trouvé un travail dans la vente et ça se passait bien, mais je veux faire un métier manuel.» La motivation est précisément le critère de recrutement de l'école, dont Marne et Gondoire, qui l'a initiée aux côtés d'industriels locaux, est partenaire.

Renseignements : capmetal.org



La communauté d'agglomération aux côtés de l'école de production. Ici, la directrice de projet, Frédérique Rémond, et Remy Peres, directeur général adjoint de Marne et Gondoire, lors de la réunion.

VU



La deuxième séance de formation aux outils d'intelligence artificielle faisait à nouveau le plein dans les locaux de l'agglomération. Ce programme qui s'adresse aux professionnels est organisé par Marne et Gondoire qui prend en charge 50 % du coût d'inscription.

3 questions à Nicolas Ehrhart



**Maître
professionnel
de Cap'Métal**

Quelle est votre expérience ?

Nicolas Ehrhart : J'ai dirigé pendant longtemps un atelier dans une usine. J'ai ensuite participé un gros *fab-Lab* à Paris, ce qui a actualisé mes connaissances. J'ai monté une start-up puis ai été professeur dans un lycée professionnel. Pour moi, cette école, c'est comme monter une nouvelle boîte !

Qu'est-ce qui vous motive dans Cap'Métal ?

La part laissée à la pratique. La théorie seule, c'est rébarbatif pour les jeunes : leur parler puissance et couple moteur dans une salle de classe, ça ne les intéresse pas ! Il faut leur montrer ce que ça donne sur une machine en fonctionnement. Je veux donc leur transmettre mon savoir car j'aime l'industrie de mon pays. Il y a une demande énorme en France pour le métier d'usineur, dans plein de petites boîtes qui fonctionnent bien, qui sont très compétitives, contrairement à ce qu'on entend. Je suis allé visiter une usine à Courtry récemment. Tous avaient le sourire dans l'atelier. Ça m'a surpris. De mon temps, l'ambiance était un peu plus terne.

Qu'allez-vous leur dire en premier et qu'allez-vous leur faire faire en premier ?

Je vais d'abord leur parler sécurité, c'est primordial. Ensuite, la première chose qu'on fera après avoir découvert les machines, c'est ce qu'on appelle la mise en touche : le réglage du point de contact entre l'outil et la pièce. Les premières pièces que je leur ferai fabriquer seront basiques : des cylindres avec les tours et des cubes avec les fraiseuses.

«Partager ma musique, c'est ça qui me fait vivre»

La chanteuse sénégalaise **Senny Camara** était au parc de Rentilly le 8 octobre lors d'Automne jazz. Elle nous explique comment elle est devenue joueuse de kora, instrument traditionnellement réservé aux hommes.

Comment vous êtes-vous mise à jouer de la kora ?

Senny Camara : De façon naturelle, alors que pourtant ce sont les griots qui traditionnellement en jouent, de père en fils. Ces membres de la cour étaient autrefois les messagers du roi et les seuls autorisés à jouer de la kora, qui est une harpe africaine datant du 13^e siècle.

Petite, j'étais plus connectée avec la calebasse, qui est la caisse de résonance de la kora : j'ai grandi dans un petit village à 90 kilomètres de Dakar où on l'utilisait pour tout, comme instrument de percussion mais aussi pour la maison. Ma grand-mère mettait tout ce que je mangeais dans des calebasses. Et un jour j'ai entendu de la musique traditionnelle à la radio. C'était tellement beau que j'ai demandé ce que c'était et ma grand-mère m'a expliqué toute l'histoire de la kora. J'ai voulu en voir une et j'en suis tombée amoureuse.

Et comment êtes-vous devenue professionnelle ?

Petite, je chantais naturellement mais ma mère me l'interdisait car seuls les griots peuvent chanter en Afrique. Il y avait aussi ma grand-tante qui soignait par la musique. Ma grand-mère m'emmenait la voir mais ne voulait pas que je chante à mon tour car je n'étais pas guérisseuse. Mais je chantais quand même et j'ai gardé ces chansons jusqu'à présent. J'ai ensuite appris la musique au conservatoire de Dakar car tout le monde dans mon entourage trouvait que je chantais bien et m'encourageait. J'y ai aussi



Senny Camara et Renaud Ollivier après leur concert à Rentilly

appris la kora. Pour payer le conservatoire, j'allais jouer dans des hôtels. Et après, je suis arrivé en France en 2002 et j'ai continué au conservatoire de Saint-Denis, où j'habite toujours, et petit à petit j'ai fait mon chemin. Dans mes albums, je mélange la musique traditionnelle de chez moi et un peu de blues des États-Unis, un peu de tout.

Aimez-vous donner des concerts ?

Oui, la scène est mon lieu préféré dans la vie. Je suis quelqu'un qui ne sort pas beaucoup. Aller jouer ma musique, c'est ça qui me fait vivre, c'est une thérapie pour sortir de chez moi. J'aime les lieux intimistes, où tu es près du public, où tu peux expliquer et partager ta musique, tout simplement.

Renaud Ollivier (qui accompagnait Senny Camara à la calebasse) :

«J'ai accompagné plusieurs musiciens d'Afrique de l'ouest. La musique mandingue met immédiatement le doigt exactement là où il faut dans

ton cœur. C'est addictif. Je suis également pédagogue à la Philharmonie de Paris pour les tout-petits. Jouer de la musique avec les enfants est ce qu'il y a de plus surprenant. Ils n'ont pas de codes donc ils vont essayer tout ce qu'il est possible d'essayer. Un adulte qui découvre le violon cherchera comment bien le tenir, à bien placer ses doigts... Un enfant, lui, va poser le violon par terre et tapoter, grattouiller... et la recherche musicale sera beaucoup plus grande.»



«Sur scène, il y a un processus magique»

Le pianiste géorgien **Giorgi Mikadze**, qui enseigne au *Berklee college of music* à Boston, jouait le 7 octobre à Lagny lors du festival **Automne jazz**. Rencontre avec l'un des grands musiciens du jazz actuel.

Êtes-vous heureux d'être en France ?

Giorgi Mikadze : Bien sûr que je suis heureux ! Je connais Raphaël Pannier depuis longtemps, quand nous étions étudiants ensemble aux États-Unis, et j'ai rencontré François Moutin lorsque nous enregistrions le premier album de Raphaël. Ce sont des amis et nous avons donc formé ce trio. Nous l'avons enregistré en France et il a été lancé en France. Il s'appelle *Georgian songbook – Face to face* et nous le jouons depuis 2023. Je suis donc content de revenir en France pour jouer cet album, et pas seulement Paris mais dans différentes villes.

Quelle a été votre source d'inspiration pour cet album ?

Elle vient de l'enfance, de ces mélodies que j'écoutais dans les films géorgiens, de la musique provenant du théâtre ou même des dessins-animés. Je voulais écrire des arrangements pour mettre en lumière ces mélodies très connues en Géorgie. Tout comme j'ai commencé en Amérique en jouant le répertoire américain, j'ai décidé de jouer aujourd'hui un répertoire géorgien. Pour cela, avoir constitué ce trio est fantastique car Raphaël et François sont des musiciens français mais aussi, je dirais, des musiciens new-yorkais. Ils ont cette expérience américaine avec en plus cette incroyable *french touch*. Ils comprennent donc bien ces fragiles mélodies.

L'idée est de montrer à quel point de belles mélodies ont été écrites dans les années 1960 et



À Lagny, avant le concert

1970 en Géorgie. Comme en France d'ailleurs, où il y a tant de si beaux films, notamment les comédies. Un de mes acteurs favoris est Louis de Funès, j'ai vu tous ses films. La musique est incroyable, en particulier celle de *Fantômas*. Certes, c'est de la musique *old school* mais c'est justement ça que j'ai voulu apporter aujourd'hui, en l'intégrant dans les standards et *settings* du jazz.

C'est la musique classique qui vous a révélé. En jouez-vous encore ?

Non seulement, je continue à en jouer mais je l'enseigne car j'ai acquis une importante expérience dans une très grande école de musique en Géorgie (*conservatoire de Tbilissi*). L'une des plus célèbres pianistes en France, Khatia Buniatishvili, en est issue également. Cette expérience, je l'ai emportée aux États-Unis, où j'enseigne maintenant. Je suis un grand fan de Bach. Alors, même si je ne fais plus de concerts, je continue à jouer de la musique classique car c'est là que sont mes racines.

Quelles sont vos sensations sur scène ?

D'abord, j'ai toujours été reconnaissant envers chaque personne qui vient à mes concerts. Je respecte beaucoup le public et j'essaie de m'impliquer envers lui. Parfois, pendant le concert, je regarde les gens et essaie de voir comment ils réagissent. C'est quelque chose que j'ai développé ces 10 dernières années alors qu'avant je restais davantage concentré sur mon





Raynald Philippart

Le 7 octobre, lors du concert à Lagny

jeu. Je veux développer un contact intime, ce qui est très précieux pour un musicien. Et chaque public est différent. Le meilleur moment, c'est avant le concert quand on le sent prêt à partager avec nous la musique que nous allons créer.

La scène est un endroit spécial pour moi, c'est là que je me sens le meilleur. Sur scène, vous vous sentez libre, vos émotions ressortent, surtout quand vous avez de grands musiciens à vos côtés. Nous sommes trois, mais sur scène nous ne sommes plus qu'un. On communique ensemble, c'est un processus magique, qui forme un cercle avec le public.

Comment vous viennent vos improvisations ?

L'improvisation, je dirais que c'est d'abord une capacité qui se révèle dès l'enfance. En tout cas, c'est comme ça que cela s'est passé pour moi. Je n'étais pas un élève de piano comme les autres : j'étais toujours en train d'improviser sur Beethoven, Mozart, et Bach et Chopin... je changeais tout le temps la musique. Mais il y a des règles. Donc je me suis dit, «commence à créer ta propre musique». Nous jouons beaucoup d'idées musicales et nous gardons les meilleures pour la composition. Nous avons cette structure harmonique et ce réseau harmonique du jazz et nous improvisons dessus, en sentant comment réagit le public, en essayant de deviner ce qu'il ressent à travers l'atmosphère du moment.

Mais si vous me demandez ce qu'est l'improvisation techniquement, je dirais que c'est une tournure d'esprit et une part de talent avec laquelle on naît. Bien entendu, il faut aussi

avoir étudié les différents langages du jazz : *old school jazz*, *be-bop*, *cool jazz*, *modern jazz*... être vraiment éduqué au monde du jazz. Mais après, le meilleur son que vous pouvez trouver, c'est quand vous commencez à écrire votre propre musique. Pour le premier album produit que j'ai enregistré, j'avais des standards du répertoire géorgien et mes propres compositions. Et je continue à composer de cette façon.

Êtes-vous fier de faire connaître la musique traditionnelle géorgienne ?

La musique folklorique géorgienne de l'ouest est l'une des musiques polyphoniques les plus avancées dans le monde. Même si je dirais que la plus proche polyphoniquement est la musique corse, vous ne pouvez la comparer à aucune autre. Son système harmonique est spécifique, si bien que vous ne pouvez pas en jouer au piano, il faut ce clavier électronique par exemple (en montrant l'instrument rangé dans la salle du conservatoire où nous sommes). Un autre de mes projets, à côté du jazz, est d'apprendre à en jouer du mieux possible. Cette musique est le fruit de tellement de siècles de création que c'est sans fin. C'est mon rôle, ma motivation et ma mission de l'apporter au monde.



Cinquième manche

Dans quelles communes ont été prises ces photos ?

Vous avez au moins une réponse ? envoyez-la à
hebdo@marneetgondoire.fr



Réponses de la quatrième manche



Chalifert, vue sur la Marne

✓ Y. Bouquet, J.-P. Zita



Bussy-Saint-Georges, vue sur les vignes depuis le village ancien ✓ E. Lagouge, Y. Bouquet

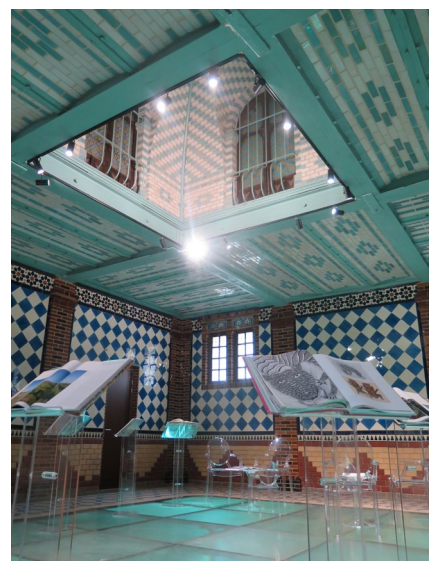


Ferrières-en-Brie, dans le jardin de la Maison de la nature.

✓ Y. Bouquet



Chanteloup-en-Brie, verger communal



Les anciens bains turcs au parc culturel de Rentilly, domaine qui appartenait auparavant à la famille Menier. ✓ J.-P. Zita, E. Lagouge

Classement

2 victoires : Jean-Paul Zita

1 victoire : Yves Bouquet
Edwige Lagouge, Natacha Sartori